

CINQUIÈME CLASSE DE MALADIES.

ALTÉRATIONS DES TISSUS, CONSISTANT SOIT DANS UNE MODIFICATION DE LEUR TEXTURE TELLE QU'IL SEMBLE QUE LEUR ORGANISATION PRIMITIVE A DISPARU ET QU'ILS SEMBLERENT CONVERTIS EN TISSUS NOUVEAUX SANS ANALOGUES DANS LE CORPS HUMAIN, SOIT DANS LEUR DESTRUCTION RAPIDE ET SPONTANÉE, OU DÉSORGANISATIONS.

Des désorganisations en général.

On trouve quelquefois les tissus tellement modifiés dans leur texture, que l'on reconnaît à peine leur organisation primitive; il semble qu'ils aient été convertis en tissus nouveaux, en tissus qui n'ont pas d'analogues dans le corps humain: et ce n'est que par une dissection minutieuse et attentive, que l'on parvient à retrouver quelquefois les traces des élémens organiques qui les constituent. Tous les tissus sont susceptibles de ce mode d'altération; tout tissu qui l'a subi est considéré par nous comme *désorganisé*, et nous nommons *désorganisations* les maladies qui en résultent. Nous comprenons également sous cette dénomination un autre état des tissus, quelquefois consécutif au précédent, et d'autres fois primitif, dans lequel ils se détruisent spontanément avec une rapidité quelquefois effrayante.

Chaque désorganisation a ses caractères particuliers. Tantôt, une matière opaque, grisâtre, jaunâtre ou blanche, et d'une consistance plus forte que celle de l'albumine concrète, est déposée dans l'épaisseur des tissus en petites granulations ou en masses, depuis le volume d'un grain de millet jusqu'à celui d'un œuf de poule: ce sont les *tubercules*. Tantôt une autre matière, d'un noir plus ou moins foncé, est rassemblée en masses enkystées ou non enkystées, quelquefois sphériques, mais souvent irrégulières, d'un volume variable depuis celui d'un grain de millet jusqu'à celui du poing, ou bien comme infiltrée dans les tissus, ou étendue en nappe à leur

surface, ou combinée en quelque sorte avec eux, et se bornant à les colorer fortement en noir, ou enfin à l'état liquide, pure ou mélangée à d'autres fluides: c'est la *mélanose*. D'autres fois, un organe est en quelque sorte parsemé de granulations diversement disposées, c'est-à-dire isolées, ou groupées, ou réunies en grappes de formes variées, d'un jaune fauve ou orangé, tranchant sur la couleur normale de cet organe, et lui donnant, lorsqu'on le coupe par tranches, l'aspect d'un beau granit: cette désorganisation a reçu le nom de *cyrrhose*. Dans une quatrième, les tissus sont modifiés dans leur texture et indurés par l'infiltration dans leurs aréoles d'une matière concrescible, qui n'est probablement autre chose que l'albumine et les sels contenus dans le sérum du sang; matière qui étouffe en quelque sorte leur vitalité, et les rend en général très-réfractaires à l'action des agens thérapeutiques: cette altération constitue le *squirrhe*, dont le *cancer* n'est qu'une des terminaisons. Une cinquième consiste dans la formation en quelque sorte spontanée d'un ulcère, qui ronge et détruit rapidement les tissus: c'est l'*ulcère rongeur* ou *phagédénique* de plusieurs auteurs, le *carcinôme* de quelques autres; nous lui conserverons cette dernière dénomination. Enfin, dans une sixième forme de désorganisation, qui présente plus d'un trait d'analogie avec la précédente, on voit des tissus, déjà affectés de plaie, être frappés tout à coup d'un travail de destruction qui les dévore avec plus ou moins de rapidité: c'est la *pourriture d'hôpital*.

L'étiologie de ces affections a toujours été et sera longtemps encore un sujet de controverse parmi les médecins. Les *virus*, les *vices*, les *âcres*, les *cachexies humorales*, jouent un grand rôle dans les théories des anciens auteurs et de quelques modernes qui se sont occupés de cette matière. Mais l'impossibilité de démontrer aucune altération du

sang dans ces maladies, de les transmettre par le contact, et même de les inoculer, prouve que toutes ces explications sont erronées. La *pourriture d'hôpital* fait cependant exception, car elle est éminemment contagieuse; mais quant aux autres désorganisations, on s'accorde assez généralement aujourd'hui à les regarder toutes comme des affections purement locales à leur début, susceptibles sans doute de se propager d'un tissu à un ou plusieurs autres, mais par les mêmes lois qui président à la diffusion de la plupart des maladies, c'est-à-dire par voie de continuité, de contiguité, et de sympathie. Enfin, on est assez porté à croire qu'une irritation locale préside à leur formation. Nous reviendrons bientôt sur cette matière.

Mais ici se présente une question importante à examiner. Les *tubercules*, la *mélanose*, la *cyrrhose* et le *squirrhe* sont-ils des tissus de nouvelle formation, des tissus accidentels résultant d'une sorte de transformation des tissus naturels, comme l'admettent encore plusieurs médecins? ou bien résultent-ils du simple dépôt ou de la sécrétion d'une *matière morbifique* au milieu de la trame des tissus où on les rencontre? La première de ces opinions est admise par quelques personnes, plutôt comme une croyance que comme une chose démontrée. Laënnec, auquel on la prête, était bien loin de la partager; voici comment il s'exprimait, en 1812, sur ce sujet (1). « Chacun des modes d'altération dont je viens de parler peut se présenter sous la forme de masses isolées et exactement séparées du tissu des parties, où elles se trouvent quelquefois même enkystées, ou sous celle de dégénération du tissu propre d'un organe. Cette différence, très-saillante, n'est peut-être pas si grande au fond qu'elle le semble d'abord; en effet, il paraît que, même dans le der-

(1) Dictionnaire des sciences médicales, tom. II, pag. 59.

» nier cas, le tissu dégénéré n'a pas changé de nature. J'ai toujours cru remarquer que ces sortes de dégénération se font de la manière suivante : la matière morbifique est déposée entre les mailles du tissu naturel; elle l'infiltré en quelque sorte et le comprime de toutes parts; cette compression, jointe à l'absorption journalière, ne tarde pas à détruire le tissu naturel, et souvent alors le tissu accidentel reste seul. Quelquefois cependant il reste une partie du premier, même après que le second a commencé à se ramollir; et alors, en comprimant la masse dégénérée, on voit la matière ramollie suinter de toutes parts, sous la forme de grumeaux ou de gouttelettes, et l'on distingue ensuite une sorte de réseau plus ou moins serré, qui n'est autre chose que le tissu naturel de l'organe, mais tellement défiguré, que l'on ne peut plus ordinairement le reconnaître, à moins que la dégénération ne soit très-récente. Lorsqu'elle est un peu ancienne, quel qu'ait été le tissu primitif de l'organe, il se trouve changé en un réseau qui est toujours composé de fibres informes, irrégulièrement entrecroisées, blanchâtres ou grisâtres, et plus ou moins demi-transparentes : ces dégénération du tissu d'un organe peuvent être une source fréquente d'erreurs en anatomie pathologique. Dans les altérations de ce genre, plusieurs causes peuvent contribuer à faire souvent prendre pour des affections de diverse nature des altérations qui sont réellement du même genre. Dans l'époque de leur développement qui précède leur entière transformation, non-seulement ces altérations présentent un tissu mixte, formé par celui de l'organe et par le tissu accidentel, mais encore il offre un aspect très-différent, suivant les diverses proportions qui peuvent exister entre les deux tissus, et suivant l'état où se trouve le dernier. » A l'exception de l'expression de *tissus*

accidentels par laquelle Laënnec désignait ces désorganisations, dénomination vicieuse et qui pouvait entraîner à des idées fausses, ces opinions nous paraissent très-fondées; aussi sont-elles à peu près généralement admises. La seule modification qu'on leur ait fait subir dans ces derniers temps, a consisté à regarder comme le résultat d'une *secretion de pus*, ces affections que Laënnec considérait comme produites par le *dépôt* ou l'*infiltration* d'une *matière* dont il s'abstenait de préjuger la nature, et qu'il se bornait à appeler *morbifique*. M. Bouillaud émit le premier cette opinion dans son *Traité de l'encéphalite*, et M. Andral la développa plus tard avec beaucoup de talent dans divers écrits (1); mais elle est loin d'être démontrée, et celle de Laënnec nous paraît plus plausible. Nous exposerons, en traitant de chaque désorganisation en particulier, les faits et les raisonnemens qui nous semblent repousser la théorie des deux premiers médecins cités.

L'inflammation des tissus est généralement regardée depuis quelques années comme la cause nécessaire du développement de ces altérations morbides; mais l'observation des faits ne nous semble pas confirmer cette théorie, qui ne peut être défendue avec quelque apparence de succès, qu'en donnant au sens du mot *inflammation* une extension abusive. Certes, si l'inflammation est pour quelque chose dans la production de la *pourriture d'hôpital*, dans le développement de l'*ulcère phagédénique* ou *carcinôme*, la part qu'elle y prend est extrêmement faible, son rôle est très-secondaire; on ne tarde pas à s'en convaincre quand on observe sans prévention; on pourrait même contester qu'elle y ait la moindre participation. Elle n'est pas moins étrangère à la production de la *mélanose*, car nous verrons cet état morbide se développer sans apporter pendant long-temps le plus léger trouble dans les fonctions,

(1) *Précis d'anatomie pathologique*, 1829, in-8°.

et souvent par les seuls progrès de l'âge. Enfin, si son influence est quelquefois incontestable dans la production du *squirrhe* et des *tubercules*, nous verrons aussi qu'elle n'y est pas indispensable, qu'elle est loin d'être constante, et que, dans le plus grand nombre des cas peut-être, ces désorganisations naissent et se développent sans l'intervention du plus léger degré de phlegmasie.

Quelle est donc la cause prochaine et mystérieuse des désorganisations? Bien loin d'être unique et la même pour toutes, la raison nous dit qu'elle diffère pour chacune d'elles; une même cause ne saurait produire des résultats aussi divers. On parviendrait à prouver, et jusqu'à ce jour on est loin de ce résultat, que l'inflammation est la cause productrice de ces états morbides, qu'il faudrait au moins admettre des différences majeures entre la phlegmasie qui produirait le squirrhe, par exemple, et celle qui ferait naître la mélanose. Et en y regardant d'un peu plus près, en soumettant les faits à une analyse sévère, on verrait bientôt que ces différences constituent la chose principale, et que l'inflammation n'est qu'accessoire. En effet, pour expliquer la diversité des résultats, on ne pourrait pas invoquer ici la différence dans les degrés de la phlegmasie: car la plupart des désorganisations naissent sourdement, et par conséquent sous l'influence du même degré d'excitation à peu près. On pourrait encore moins s'en prendre à la diversité des tissus; car un même tissu, la peau par exemple, est susceptible de contracter la désorganisation tuberculeuse, la mélanose, le squirrhe, le carcinôme et la pourriture d'hôpital. Et ce que nous disons de l'inflammation est entièrement applicable à toute autre cause que l'on ferait intervenir, et que l'on supposerait la même pour toutes les désorganisations. Il y a donc des causes particulières pour la production de chaque désorganisation. Quelles sont-elles? En

traitant de ces états morbides, nous interrogerons les faits pour avoir, s'il est possible, une réponse satisfaisante à cette question.

La cyrrhose paraît faire exception à la théorie de Laënnec. Il semble résulter des recherches intéressantes de M. Boulland sur cette altération, qu'ici il n'y a aucune matière étrangère déposée dans les mailles du tissu de l'organe affecté, et que cette maladie consiste dans la désorganisation pure et simple des granulations sécrétoires des corps glandulaires où on l'observe, désorganisation déterminée par l'oblitération du lacis vasculaire de ces organes, et par l'obstacle qui en résulte (1). M. Andral la regarde comme une hypertrophie de l'un des élémens des tissus où on la rencontre (2). Nous n'avons pas examiné cette altération avec assez de soin pour pouvoir émettre une opinion sur sa nature.

Quelle est la nature de la matière morbifique qui, déposée dans la trame des tissus, devient ainsi la cause de leur désorganisation? Quelle en est la source? Existe-t-elle toute formée dans le sang, avant de produire les lésions locales par lesquelles elle se manifeste? ou bien est-elle un produit de ces lésions? Nous allons essayer de répondre à ces questions difficiles, autant que le permet l'état actuel de la science.

La nature de cette matière morbifique diffère dans toutes les désorganisations; il suffit du plus simple examen pour se convaincre qu'elle n'est pas la même dans les tubercules, la mélanose ou le squirrhe. Nous pensons que, dans les tubercules, elle est formée par la lymphe concrétée, elle en a du moins tous les caractères physiques. On croit assez généralement que c'est la matière colorante du sang, et du carbone,

(1) *Considérations sur un point d'anatomie pathologique du foie; Mémoires de la Société médicale d'émulation*, tom. IX, 1826.

(2) *Clinique médicale*, tom. IV.

qui la constituent dans la mélanose; celle du squirrhe paraît être principalement formée par de l'albumine et de la fibrine décolorée. Quoi qu'il en soit, on n'y trouve aucune substance étrangère à l'économie, aucun corps qu'on ne puisse retrouver par l'analyse chimique dans la matière animale saine; le sang et la lymphe ont donc pu seuls en fournir les matériaux.

Il s'agit maintenant de savoir si la matière tuberculeuse, la matière mélanique, et la matière squirrheuse ou cancéreuse se forment primitivement dans le sang, sous l'influence de certaines causes, avant de se jeter, pour ainsi dire, sur les organes. Or, on voit tous les jours les tubercules et le squirrhe succéder à des inflammations locales, rester eux-mêmes locaux comme la cause qui les a produits, être éliminés ou enlevés par l'art, et ne plus se former de nouveau; enfin, bien que pouvant se développer dans tous les organes, on les voit en affecter certains plus particulièrement: et tous ces faits repoussent l'idée d'une altération primitive du sang et de la lymphe; car, dans cette hypothèse, ces fluides existans dans toute l'économie, inondant tous les organes, devraient porter partout à la fois les principes de désorganisation dont ils seraient troublés, et l'on n'observerait ni cette localisation dans l'origine du mal, ni la possibilité de guérir par un traitement local, ni cette sorte de préférence pour certains organes. Ces matières morbifiques n'existent donc pas toutes formées dans le sang ou la lymphe. Bien que les circonstances du développement de la mélanose ne soient pas connues, on doit leur appliquer par analogie tout ce que nous venons de dire des tubercules et du cancer.

Le sang et la lymphe contiennent donc seulement les élémens des matières tuberculeuse, mélanique, et cancéreuse, comme ils renferment les élémens de la graisse, de la sueur, de l'urine, etc. Dans des circonstances données, sous l'em-

pire de certaines conditions, chez des individus prédisposés, une cause de maladie venant à agir, de la lymphe abandonne les vaisseaux qui la contiennent, elle est déposée dans les aréoles d'un tissu, elle s'y concrète, et voilà les tubercules; la matière colorante du sang et une grande quantité de carbone imprègnent un parenchyme, et la mélanose commence; de la fibrine décolorée et de l'albumine contrète, ou plutôt du sang privé de matière colorante, engorgent les mailles d'un tissu altéré, et le squirrhe est ainsi formé. Mais ces matières sorties des vaisseaux qui leur sont propres, hors de leurs combinaisons naturelles, soustraites à ce mouvement continu qui les faisait participer à la vie, rentrent en partie sous l'empire des lois chimiques: elles fixent sans cesse autour d'elles des molécules de même nature, bientôt elles s'altèrent, et ne tardent pas à entraîner la désorganisation des tissus qui les entourent.

Dans cette première période de leur développement, les maladies qui nous occupent n'ont fait que s'accroître autour d'elles; elles sont restées locales. Mais dans une seconde période, dont l'époque varie suivant une foule de circonstances, une nouvelle série de phénomènes apparaît: le tissu désorganisé réagit sur ceux avec lesquels il sympathise dans l'état de santé, et ceux-ci ne tardent pas à participer au désordre dont il est atteint; ils sont frappés de la même espèce de désorganisation: *de locale qu'elle était, l'affection devient générale*. Il se pourrait que ce ne fût pas toujours par la voie des sympathies que le mal se propage et se répète dans les divers tissus. Il est possible que la matière morbifique soit quelquefois absorbée dans le principal foyer, et que, transportée par la voie de la circulation dans toute l'économie, ce soit elle qui multiplie parfois le désordre. La promptitude avec laquelle un assez grand nombre de tissus vient tout à coup participer

à la désorganisation, ne peut se bien concevoir que dans cette dernière hypothèse. N'a-t-on pas trouvé de la manière tuberculeuse et cancéreuse dans les gros vaisseaux, chez des individus porteurs de nombreux tubercules et de cancers multipliés? Cependant, on a observé des exemples d'un seul caillot cancéreux dans une veine, sans qu'il existât la moindre trace de cet état morbide dans d'autres points de l'économie (1); on a vu, d'un autre côté, de nombreux tubercules à l'état de crudité disséminés sur plusieurs organes: et tous ces faits contredisent l'opinion qui explique la généralisation des désorganisations par la voie de la circulation. Quoi qu'il en soit, lorsque le mal en est arrivé à ce point, il y a *diathèse* tuberculeuse, mélanique, cancéreuse; de nouveaux caractères sont revêtus par la maladie, et la différence est telle entre la marche et les effets de cette seconde période, et la marche et les effets de la première, qu'on ne dirait plus la même affection. Nous ferons remarquer, à cette occasion, que les médecins qui prétendent que les tubercules et le cancer sont des maladies générales, puisent leurs preuves dans les phénomènes de la seconde période, tandis que les partisans de l'opinion contraire cherchent les leurs dans les effets morbides de la première. On ne parviendra pas à se mettre d'accord, tant que l'on raisonnera ainsi de part et d'autre; il est évident que, comme nous l'avons déjà dit, ces maladies sont locales au début, et peuvent devenir générales par la suite.

Les réflexions auxquelles nous venons de nous livrer ne sont en aucune manière applicables au *carcinôme* ou *ulcère rongeur*, ni à la *pourriture d'hôpital*. On n'a pas encore pu pénétrer le mystère de cette destruction spontanée des tissus qui forme

(1) *Observations de productions cancéreuses trouvées dans différentes veines, par J.-B. C. Rodet, etc.: Journal de médecine vétérinaire et comparée, octobre 1826.*

le caractère commun de ces deux affections. Quelque étendue qu'elles acquièrent, c'est uniquement autour d'elles qu'elles se propagent; elles ne se répètent pas dans les tissus éloignés par la voie des sympathies ou celle de l'absorption; elles sont donc toujours locales.

Chaque forme de désorganisation a ses symptômes locaux propres, symptômes variables encore pour chacune d'elles, suivant les organes qu'elle affecte; nous ne pouvons donc pas entreprendre de les tracer d'une manière générale. Ces maladies sont très-graves; elles le sont d'autant plus qu'elles sont plus anciennes, et cela se conçoit aisément: dans tout tissu qui se désorganise, il arrive un terme où rien ne peut lui rendre son organisation normale. Aussi les trois premières, les tubercules, la mélanose et la cyrrhose, sont-elles très-rarement curables; et le squirrhe ne doit sa plus grande curabilité qu'à ce que, placé souvent à l'extérieur, il attaque des organes moins importants, et que surtout il est accessible aux ressources puissantes de la chirurgie. C'est à ces mêmes circonstances que le carcinôme et la pourriture d'hôpital doivent d'offrir quelques chances de guérison.

Le traitement des désorganisations est toujours très-difficile et rarement suivi de succès: ramener les tissus désorganisés à leur organisation normale, telle est sans doute la première indication qui se présente; mais combien n'est-elle pas difficile à remplir! elle est quelquefois impossible dès le début même de la maladie. La seconde indication consiste à extirper les parties désorganisées, lorsqu'elles sont accessibles aux instrumens chirurgicaux. Les moyens de remplir l'une et l'autre indication seront exposés en traitant de chacune des désorganisations en particulier, et nous aurons plus d'une fois à déplorer leur impuissance. C'est donc à prévenir ces maladies qu'il faudrait surtout s'attacher; mais peut-on espérer d'y

réussir, tant qu'on ne connaîtra pas mieux les causes qui les produisent, et les conditions d'organisation qui prédisposent à les contracter? Nous verrons cependant que quelques unes de ces conditions sont connues, et nous essaierons d'en déduire des préceptes utiles; nous verrons aussi que l'art n'est pas toujours impuissant pour détruire ces maladies. Mais ces considérations, différant pour chacune d'elles, ne peuvent trouver place que dans leur histoire particulière.

ORDRE PREMIER.

TUBERCULES.

Des tubercules en général.

On donne le nom de *tubercules* à des tumeurs de grosseur variable, depuis celle d'un grain de millet jusqu'à celle d'un œuf de dinde, de forme tantôt ronde et régulière, tantôt ovoïde, aplatie, irrégulière, quelquefois enveloppées d'un kyste, et souvent non enkystées, uniques ou multiples, isolées ou réunies et confondues en masses, formées par une matière opaque, d'un jaune pâle, d'une consistance un peu plus forte que celle de l'albumine concrète dans les premiers temps de sa formation, qu'on appelle époque de *crudité*, et devenant, après un laps de temps indéterminé, quelquefois très-court, et d'autres fois prolongé pendant plusieurs années, successivement friable, molle, puis liquide comme du pus, changement qui constitue sa période de *ramollissement*. La matière qui forme ces tumeurs s'épanche, s'infiltré quelquefois dans les tissus; la nature de la maladie reste bien encore la même, mais le nom de *tubercules* ne lui convient plus. C'est à tort aussi qu'on a donné à la matière tuberculeuse le nom de *tissu accidentel*; vainement on y a cherché des traces d'organisation ou de texture.

Sous forme de tubercules ou simplement infiltrée, la matière tuberculeuse a été trouvée dans presque tous les organes. Les poumons en sont le siège le plus fréquent; viennent en-